

qui nous reste pour compléter cette étude sur le Pérou ancien et moderne.

« Le caractère de ces sauvages, dit M. d'Orbigny, offre la réunion la plus monstrueuse de tous les défauts que puisse amener, chez l'homme sans instruction et superstitieux, une éducation affranchie du frein des réprimandes et même des plus simples conseils. Les Yuracarès sont assez gais, ont une pénétration facile, de l'esprit même et beaucoup de finesse; ils se croient les premiers hommes; hautains, insolents, hardis, entreprenants, ils ne redoutent rien. Cruels autant pour eux-mêmes que pour les autres, endurcis aux souffrances physiques, leur insensibilité est extrême, habitués qu'ils sont, dans chacune des occasions que leur offrent des superstitions sans nombre, à se couvrir de blessures, à martyriser leurs femmes et leurs enfants. Ils n'ont aucun attachement pour leurs pères, qu'ils abandonnent souvent, et immolent de sang-froid leurs enfants dans le seul but de s'affranchir de l'embarras de les élever. Ennemis de toute espèce de société qui pourrait leur ôter un peu de leur indépendance, ils ne vivent que par familles, et encore dans celle-ci même ne connaît-on ni les égards mutuels, ni la subordination, chaque individu ne vivant que pour soi. Les femmes partagent le caractère des hommes, et chez elles on ne trouve même pas toujours le sentiment maternel; elles immolent fréquemment la moitié de leurs enfants, tout en restant esclaves de ceux qu'elles élèvent.

« Les mœurs des Yuracarès sont tout à fait en harmonie avec leur caractère: ils se montrent encore aujourd'hui ce qu'ils étaient avant l'arrivée des Espagnols, et n'ont en rien modifié leurs usages par le contact de la civilisation qui les entoure, vivant toujours au plus épais des bois, par petites familles ambulantes, qui se fuient, et cherchent plus que jamais à s'éloigner des lieux habités par les chrétiens. Marié après une orgie, un Yuracarès se sépare aussitôt de ses

parents et va s'établir avec sa femme près d'un ruisseau, au sein des plus sombres forêts. Là, aidé des siens, qu'il a invités à le joindre dans cette circonstance, il abat des arbres, construit une vaste cabane couverte de feuilles de palmier, ensemence un champ, et, en attendant la récolte, vit de chasse et de pêche. Il y séjourne quelques années, puis quitte la place pour aller se fixer à peu de distance; la femme alors se charge de tout le bagage renfermé dans une espèce de filet, dont tout le poids pèse sur le front, et, en outre, de ses jeunes enfants, tandis que son mari ne porte que son arc et ses flèches. Visiteurs infatigables, les Yuracarès n'arrivent jamais chez leurs voisins sans les prévenir de loin par des fanfares ou par des sifflements. Ils se traitent les uns les autres avec beaucoup de cérémonial, et ont des conférences prolongées, sans jamais se regarder en parlant. Ces réunions amènent presque toujours des orgies de boissons fermentées et des danses monotones; elles se renouvellent à diverses époques de leur existence, à la nubilité d'une jeune fille par exemple, et ne se terminent jamais sans que chacun ait arrosé la terre de son sang, en se faisant de nombreuses blessures aux bras et aux jambes. Les femmes vont accoucher au milieu des bois, au bord d'un ruisseau, dans lequel elles se baignent immédiatement, et reviennent à leur maison reprendre leurs travaux ordinaires; mais souvent elles tuent de suite leur enfant, soit parce qu'elles en ont un assez grand nombre, soit parce que leurs premiers n'ont pas vécu. Les hommes pratiquent le suicide et se battent souvent en duel à coups de flèches. En réunion, ils mangent ensemble, et leurs repas, comme leur chasse et leur pêche, sont assujettis à une foule de superstitions. Les malades sont traités, souvent au milieu des bois, par des saignées locales ou par des cérémonies superstitieuses. A la mort de l'un d'eux, tout ce qui appartenait au défunt est anéanti; on abandonne sa cabane et

son champ, puis on l'enterre; mais son souvenir se conserve longtemps dans sa famille. Les Yuracarès ont pour règle générale de ne jamais réprimander leurs enfants, et même de ne leur faire aucune observation. Ils se piquent d'être tous de très-grands orateurs et parlent quelquefois des heures entières (*).

Les Yuracares mettent beaucoup de soin à la confection de leurs armes, qui consistent principalement en arcs et en flèches. Ils se font des chemises en écorce d'arbres et y impriment des dessins colorés, qui ne sont autre chose que des lignes droites et courbes, sans signification, même emblématique. Un fait assez remarquable, c'est qu'ils impriment ces dessins au moyen de planches en bois sculptées. Cependant les nations voisines, quoique bien plus civilisées, ignoraient l'art de l'impression; en revanche, ils ne connaissent pas le tissage. Ils naviguent sur les rivières, pêchent en se servant de leurs flèches en guise de harpons, et se montrent très-adroits à la chasse. Ils ne couchent point dans des hamacs, comme d'autres peuples américains. Aux femmes est abandonné le soin de cultiver la terre, de préparer des boissons fermentées, et de fabriquer des poteries, qu'elles font en accompagnant leurs travaux de mille cérémonies superstitieuses. Quand la famille change de résidence, ce sont les femmes qui portent les bagages, les provisions, les enfants, et qui se chargent de conduire les animaux domestiques.

Le costume de Yuracarès est assez original: le vêtement principal est une tunique sans manches, faite d'écorce de mûrier et ornée de dessins rouges et violets, assez élégants quoique bizarres. Les hommes portent les cheveux coupés carrément sur le front et laissent ceux de derrière tomber sous forme de queue sur leurs épaules. Ils ont l'habitude de s'épiler

(*) *L'Homme américain*, t. I, p. 359 et suiv.

les sourcils et de se peindre de rouge et de noir tout ou partie du visage, particulièrement le nez et le front. Les jours de fête, et au moment de la danse, ils se couvrent la tête de plumes; quand ils vont en visite chez leurs voisins, ils mêlent à leur chevelure le duvet blanc de l'oiseau connu sous le nom de *grande harpie*. Ils portent une bandoulière à laquelle sont suspendus des sifflets et quelques autres objets destinés à servir d'ornements; on n'est pas peu surpris de voir leur couteau attaché à l'extrémité des cheveux qui pendent sur leur dos. Quant aux femmes, leur tunique est complètement privée d'ornements; seulement, pour danser, elles placent sur leurs épaules des bouquets de plumes de couleurs variées.

A vrai dire, il n'existe pas de gouvernement parmi ces sauvages, car ils vivent dans une indépendance que favorisent leur division par familles isolées et leur dispersion dans les bois.

« La religion des Yuracarès est des plus singulières; ils n'adorent ni ne respectent aucune divinité, et néanmoins ils sont plus superstitieux que tous leurs voisins. Ils croient que toutes les choses se sont formées d'elles-mêmes dans la nature, et qu'ainsi ils ne doivent en remercier personne; qu'ils n'ont rien à attendre d'une conduite plus ou moins vicieuse, l'homme naissant le maître absolu de ses actions, bonnes ou mauvaises, sans que jamais rien doive le retenir. Ils ont néanmoins une histoire mythologique des plus compliquées, remplie de fictions gracieuses, et dans laquelle un assez grand nombre de dieux ou d'êtres fabuleux apparaissent tour à tour. Le *sararuma* cause un incendie général des forêts, qui remplace le déluge des autres nations, et dont un seul homme se sauve en se cachant dans une caverne. Le *sararuma* lui donne des graines qui lui servent à repeupler la terre de ses arbres, après quoi, plusieurs êtres se succèdent dans le monde et y jouent un grand rôle: c'est *Ulé* qui, de l'arbre le plus brillant des forêts qu'il était d'abord, se métamorphose en

homme, à la prière d'une jeune fille; c'est *Tiri* qu'élève la femelle d'un jaguar, après l'avoir arraché du sein de cette même jeune fille, devenue mère; c'est *Caru*, qui rendit les hommes immortels; c'est *Tiri* encore qui fit sortir du creux d'un arbre toutes les nations connues des Yuracarès, et qui le referma dès qu'il vit la terre assez peuplée. Les Yuracarès savent tous l'histoire mythologique de leur pays, mais ne révèrent aucun des êtres qu'ils y placent; au contraire, ils les détestent et se plaignent d'eux. Il en est de même du dieu du tonnerre, Maroroma, qui, du haut des montagnes, leur lance ses foudres; ils le menacent de leurs flèches, et le défient lorsqu'il tonne; de même aussi de Pepezu, qui les enlève du milieu des bois, et de Chunchu, dieu de la guerre. Leur demande-t-on quelle est leur divinité, ils montrent leur arc et leurs flèches, armes auxquelles ils doivent leur nourriture. Ils croient à une autre vie, dans laquelle ils auront abondance de chasse, et où tous, sans exception, doivent se retrouver. Leurs superstitions se transmettent de père en fils; ils en connaissent peu pour les maladies; mais ce qui a rapport à la chasse, à la pêche, aux aliments, leur en inspire beaucoup, et des plus absurdes. Ils craignent qu'en offensant les animaux tués il ne s'en présente plus à leurs coups. Ils ont des superstitions relatives à l'agriculture et aux plantes. L'époque de la nubilité des jeunes filles est marquée par des fêtes sanglantes où, après avoir dansé, les assistants de tout âge se couvrent les bras de profondes blessures, les hommes pour devenir plus adroits, les femmes pour se fortifier, les enfants pour grandir (*).

Ce pêle-mêle de croyances bizarres et contradictoires; ce scepticisme brutal à côté des superstitions les plus grossières; cette mythologie qui rappelle, dans quelques-uns de ses détails, certaines traditions de la Genèse chrétienne; ce mépris pour des divinités

(*) *L'Homme américain*, t. I, p. 364-366.

redoutables; cette foi en une autre vie, jointe à une indifférence parfaite sur les actions bonnes ou mauvaises de l'existence d'ici-bas; ces fêtes étranges où coulent des flots de sang versés dans un but de régénération, tout, jusqu'au costume excentrique des Yuracarès, fait de cette nation une des plus curieuses à étudier parmi toutes celles qui composent la grande famille américaine.

En examinant attentivement ce peuple singulier, on est naturellement amené à reconnaître les faits suivants: si les Yuracarès ont le nez aquilin des Quichuas et des Aymaras, d'un autre côté, leur teint est beaucoup plus blanc, ce qu'on doit attribuer, jusqu'à preuve du contraire, à l'influence des contrées humides et ombragées qu'ils habitent. Soumis à l'action d'un air plus abondant et plus favorable à la respiration que celui des hautes montagnes, ils se développent avec plus de facilité que les habitants des plateaux élevés; aussi sont-ils plus grands que ces derniers. Leur idiome n'a aucun trait de ressemblance avec celui des montagnards. Quant à leur caractère, à leurs mœurs, à leurs usages, ils ont une analogie frappante avec les usages, les mœurs et le caractère des populations du Grand-Chaco, dont ils diffèrent sous le rapport des croyances religieuses.

Malgré l'intérêt que présenterait une esquisse complète et détaillée de ce peuple, encore si peu connu en Europe, nous sommes, à regret, obligé de nous borner à ces indications.

MOCÉTÉNÈS. On trouve cette tribu, appelée aussi *Chunchos* par les Espagnols, dans les montagnes que sillonne le Rio Béni, entre les 15° et 16° degrés de latitude, 69° et 71° de longitude à l'ouest du méridien de Paris. Les villages habités par ce peuple, divisé en petites tribus, sont situés au milieu des bois les plus sombres et les plus humides; c'est pourquoi les Mocéténès sont aussi blancs que leurs voisins les Yuracarès. Une certaine partie de cette nation est encore sauvage; le reste est con-

verti au christianisme et organisé en missions, sous les noms de San-Miguel et de Santa-Anna. En réunissant les deux fractions, on trouve un total d'environ 2,500 individus.

Comme tous les peuples de ces montagnes, les Mocéténès sont trapus et remarquablement moins grands que les Yuracarès, habitants des plaines. Semblables à ces derniers pour la couleur de la peau, qu'ils ont également tachetée de blanc, ils en diffèrent sous les autres rapports physiques; ainsi, ils ont le nez très-court et aplati, la physionomie d'une expression tout à fait efféminée, tandis que les Yuracarès ont le nez aquilin et un air mâle qui s'harmonise merveilleusement avec leur taille élevée et leurs formes vigoureuses mais élancées. Pour le reste des traits physiques, les Mocéténès se rapprochent beaucoup des Quichuas et des Aymaras.

L'idiome de cette nation est extrêmement euphonique et semble un reflet de son caractère éminemment sociable. Si les Mocéténès ne sont pas encore entièrement soumis au christianisme et aux lois régulières des républiques voisines, c'est que l'accès de la contrée qu'ils habitent est trop difficile pour que les missionnaires et les autres agents de civilisation, qui pourraient les amener à une vie régulière, s'empressent de braver les périls du voyage et les ennuis d'une résidence au milieu de ces forêts humides.

La vie de ces gens simples et naïfs s'écoule paisiblement à la chasse dans les bois et sur le flanc des ravins, à la pêche sur les nombreux cours d'eau qui se précipitent des montagnes, ou bien encore au sein des joies de la famille, dans le foyer domestique. Quant aux femmes, elles ne quittent guère leur cabane, la jalousie de leurs maris leur interdisant toute course lointaine et toute absence quelque peu prolongée.

Il paraît que l'esprit de commerce existe parmi les Mocéténès, car ils échangent leurs plumes aux couleurs brillantes, et les rares produits de leur pays, contre des haches, des

couteaux et d'autres ustensiles tirés des provinces voisines.

L'industrie de ce peuple se borne à la fabrication des armes et des ornements de plumes, à la culture de la terre, au tissage et à la teinture des étoffes. Quoique les Mocéténès soient habitués à la navigation, ils ne se servent, pour parcourir les rivières et les torrents, que de troncs d'arbres réunis en radeaux à l'aide de fortes lianes.

Leur costume, qui offre de l'analogie avec celui des Yuracarès, consiste en une tunique sans manches, d'un tissu de coton assez fin et bordée de rouge sur un fond violet. Eux aussi ont l'habitude de laisser tomber entre leurs épaules une espèce de queue à laquelle ils suspendent leur couteau; mais ils ne s'épilent pas les sourcils comme leurs voisins. Ils mettent une certaine coquetterie à avoir le visage bariolé de trois raies bleues, l'une tracée en arc, d'une joue à l'autre, en passant par la lèvre supérieure; la seconde traversant l'espace compris entre la lèvre inférieure et le menton; la troisième sur le nez. Les jours de fête, ils se présentent à la danse, la tête ornée de plumes brillantes extraites des ailes des perroquets qui peuplent leurs forêts.

TACANAS. Quoique les Espagnols désignent sous les noms d'*Atenianos*, d'*Isiamos* et de *Carinas*, les indigènes dont il est ici question, M. d'Orbigny, considérant que leur idiome s'appelait *Tacana*, a fait de cette dénomination le nom de la nation elle-même.

On rencontre les Tacanas dans les profondeurs du versant occidental du Rio-Béni, sur les montagnes ombreuses et humides qui couvrent les pentes orientales des Andes boliviennes, depuis le 13° jusqu'au 15° degré de latitude méridionale, et entre les 70° et 71° degrés de longitude à l'ouest du méridien de Paris. Toute cette tribu, en y comprenant les Indiens des missions d'*Aten*, d'*Isiamos*, de *Carinas*, de *Tumupasa*, de *San José*, et les sauvages *Toromonas*, ne présente

qu'un chiffre total de 6,300 individus.

Les Tacanas, moins bruns que les Aymaras et les Quichuas, ont toutefois le teint moins clair que les Mocétènes et les Yuracarès. Du reste, mêmes taches blanchâtres sur la peau que celles observées sur les nations qui habitent, comme eux, des régions ombragées; formes et traits identiques à ceux des Mocétènes; différence notable pour le langage, celui des Tacanas étant un des plus gutturaux et des plus durs de toute l'Amérique méridionale.

Vaniteux, irritables, pleins d'arrogance et de fierté, ces Indiens se sont néanmoins soumis sans répugnance au christianisme; toutefois, un certain nombre est resté fidèle à l'état sauvage; chasseurs, pêcheurs, et agriculteurs, ils vivent dans un pays dont la fertilité fournit aisément à tous leurs besoins. Il paraît que chaque homme est tenu de construire à lui seul la maison qu'il doit habiter plus tard avec sa femme et ses enfants; s'il néglige ce soin, il est déshonoré.

Les Tacanas sauvages vont tout nus, et se bornent à orner leur tête de plumes quand ils exécutent leurs danses nationales. Ceux des missions chrétiennes ne se couvrent pas la tête, mais portent une chemise ou tunique à manches courtes. Quant aux femmes, elles aiment à se parer de bracelets, de colliers de verroteries, et de jarretières en or ou en argent.

L'industrie de ce peuple est presque nulle; elle se réduit au tissage d'une grossière étoffe de coton, à la fabrication des arcs et des flèches, et à la composition d'un ornement en plumes qui, du reste, n'est pas sans valeur.

MAROPAS. Cette tribu occupait autrefois les bords même du Rio Béni, et la base des montagnes boisées qui couvrent les derniers contre-forts des Andes boliviennes. Mais dans le dix-huitième siècle ils furent réunis en mission et transportés sur la rive orientale du même cours d'eau, par 13° 50' de latitude et 70° de longitude occidentale (méridien de Paris). C'est

à peine si la mission des Maropas compte aujourd'hui 900 individus.

Teint semblable à celui des Mocétènes, avec une nuance un peu plus foncée; taille très-peu élevée, car elle ne dépasse pas 1 mètre 65 centimètres; visage arrondi, à expression douce et même efféminée; idiome assez euphonique; grande docilité et caractère essentiellement pacifique; costume consistant en une simple tunique: telles sont les seules indications que nous croyons devoir donner sur cette petite tribu.

APOLISTAS. C'est le nom d'une nation qui, au nombre de 2,775 individus, habite le bourg d'Apolobamba, situé sur le Rio d'Apolo, affluent du Rio Béni. Ce peuple a pour voisins, au nord, les Tacanas, au sud les Mocétènes, à l'ouest les Aymaras; il faut ajouter toutefois qu'une ceinture de montagnes le sépare de ces nations indigènes. Le bourg de Santa-Cruz qui renferme aussi des Apolistas, ayant une population d'environ 840 âmes, on peut évaluer à 3,615 le nombre total des Indiens de cette tribu.

En les considérant attentivement, et après avoir reconnu l'analogie de leurs traits avec ceux des Mocétènes, on remarque qu'ils ont le nez très-court et même épaté, que leur physiologie a quelque chose de plus mâle, et qu'elle porte un singulier caractère de franchise et de gaieté. On dit que leur langue n'a rien de commun avec l'idiome des Mocétènes et des Tacanas. Ils possèdent toutes les qualités qui rendent un peuple sociable et susceptible de civilisation. Leur costume mi-parti indien et espagnol n'a plus rien de primitif, ni par conséquent d'original. Avides de plaisirs et de distractions, ils saisissent avec empressement toutes les occasions de danse et de réunions joyeuses que leur fournit la pratique exacte du culte catholique. Leur industrie, quoique bornée, est aussi avancée que le permet l'état des missions des Andes boliviennes.

Les Apolistas ont ceci de remarquable, que, par leur teint brun, leur

petite taille et leurs formes vigoureuses, ils participent des peuples répandus sur les plateaux les plus élevés; tandis que leurs traits efféminés, leur nez court et leur idiome euphonique les rapprochent des nations établies dans les parties chaudes des montagnes. Ce peuple sert donc de lien ou de transition entre deux types bien caractérisés.

Citons encore, mais seulement pour mémoire, les Huacanahuas, les Suriguas, les Machuis, peuple essentiellement belliqueux, les Ultume-Cuanas, les Chontaquiros, les Chunchos, les Quixos et les Chayaritos, qui tous doivent être comptés parmi les nations particulières à l'empire péruvien, ou vivant dans son voisinage immédiat.

CONQUÊTE DU PÉROU. — GUERRE CIVILE.

Nous entreprenons le récit de l'événement le plus important parmi ceux qui suivirent la découverte de l'Amérique. L'influence que la conquête du Pérou exerça sur l'Espagne fut immense et prolongée. En donnant à la métropole d'incalculables trésors, cette partie du nouveau monde changea la valeur des métaux précieux en Europe, et modifia par cela même les conditions financières des gouvernements. La soif de l'or s'accroissant chez les conquérants, à mesure que leur passion trouvait à se satisfaire, la mère patrie donna carrière à sa cupidité, et traita sa colonie comme un monarque avare et cruel traite des sujets qu'il appauvrit en les tyrannisant. De là, une série de fautes qui arrêta tout progrès, et comprima tout élan vers une situation plus prospère; de là aussi un profond ressentiment chez les habitants, même de race espagnole, contre les maîtres avides qui les opprimaient sans aucune compensation. Les complications produites par cet état de choses amenèrent un dénoûment auquel l'Espagne était loin de s'attendre. Après avoir été enrichie par l'Amérique, elle la perdit et fut ruinée par elle.

Trente-trois ans après la découverte

du nouveau monde, en 1525, trois hommes tourmentés par un indomptable désir de s'enrichir, formèrent une association ayant pour but de reconnaître et d'explorer les contrées qu'ils supposaient devoir s'étendre au sud de l'isthme de Darien. Ces hommes, tous trois habitants de la ville de Panama, s'appelaient François Pizarre, Diégo d'Almagro et Fernand de Luque. Pizarre, né à Truxillo, en Espagne, d'un père grand seigneur et d'une mère de basse extraction, avait dû à son titre d'enfant illégitime de ne recevoir aucune éducation. On dit même que son père, le croyant destiné à vivre dans la plus humble condition, lui avait confié le soin et la garde de ses pourceaux. Mais Pizarre, poussé par une vocation irrésistible, se fit soldat, et après avoir fait la guerre en Italie, passa en Amérique, où un champ sans limites s'ouvrait à son ambition et à son génie aventureux. Dès les premiers temps de son séjour dans le nouveau monde, il se fit remarquer par sa bravoure. Guidé par sa bonne étoile, il réussit dans toutes les entreprises qui lui furent confiées, et l'on reconnut bientôt en lui les qualités qui distinguent l'homme de guerre et le politique éminent.

Diégo d'Almagro avait eu une jeunesse non moins obscure et non moins laborieuse. Enfant trouvé, et probablement bâtard comme son compagnon d'armes, il avait également embrassé la carrière militaire, et s'y était signalé par une grande intrépidité jointe à une loyauté chevaleresque.

Quant à Fernand de Luque, c'était un ecclésiastique, maître d'école à Panama, et devenu riche dans ce pays qui prodigua ses trésors à des maîtres ingrats.

Tels étaient les trois hommes associés pour conquérir l'Amérique méridionale. Deux soldats et un maître d'école devaient, à la tête d'une poignée d'Européens, renverser l'empire le plus vaste du nouveau continent, et prendre la place d'une dynastie de souverains affermie sur le trône par plusieurs siècles d'une domination incontestée.